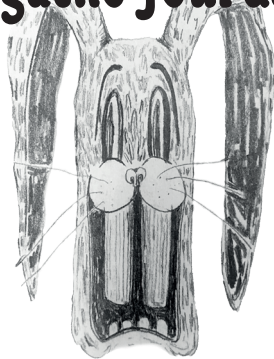


Histoire des couches

Agathe Jourdan



*J'ai souvent eu envie de faire ça aux sculptures
que je rencontrais, de les mordre,
ou même aux peintures. Lorsqu'il m'était impossible
de défaire leur magie, ce geste primaire
m'effleurait souvent l'esprit, croquer, croquer
pour rompre la croûte.*

1
David avec la tête de Goliath,
Michelangelo Merisi da Caravaggio,
Kunsthistorisches Museum de Vienne,
1600.

Je déambule dans un cauchemar, je suis coincée au Louvre, au rayon des peintures de la Renaissance, galerie des têtes coupées, et autres faits bibliques ou mythologiques. La galerie est vide, je n'entends que mes pas résonner longuement sur l'immense parquet. Mes pieds s'arrêtent net. Je les observe du haut de ma tête, impossible d'avancer. Je lève le menton vers un cadre, et là sous mes yeux, la tête tendue vers moi, dans le vide sans son corps, empoigné par la chevelure au-dessus de rien ; Goliath¹, bascule presque imperceptiblement, semblant vouloir me dire quelque chose. Sa dent étincelante accapare toute mon attention, une toute petite pointe de blanc dans la pénombre effroyable. Les paupières de Goliath se lèvent, ses yeux aussi pour croiser les miens. David, quant à lui, l'épée derrière sa nuque, ne bouge pas. Suivant le regard du décapité, je me retourne. Volte-face.

À quelques mètres de nous, un petit groupe, affairé autour d'une petite femme, coiffe, maquille, enrobe :

— Kim ! Kim ! Kim !

Des photographes s'agglutinent, les flashes explosent. C'est la panique, tous essaient de la faire entrer dans une toute petite robe beige.

— C'est la robe de Marilyn Monroe ! Oh my god ! Oh my god ! Ça ne rentre pas ! Oh my god ! La robe, elle va se déchirer !

La conservatrice en charge de la robe mythique, devenue blême, presque verte, s'arrache les cheveux en voyant la robe à deux doigts de faire pareil.

Un journaliste avec une épaisse couche de plâtre sur le visage, un micro à la main, est aux anges :

— C'est incroyable ! Elle a enfin réussi à passer la robe ! Incroyable !

La gloire qui enfile la gloire ! Kim Kardashian revêtant sa propre gloire, se glissant dans la peau du sex-symbol indétrônable, de l'icône de tous les temps !

Il y a un silence, tout le monde s'arrête. Kim se dégage de la foule, marche, s'avance en direction d'une toile, une autre de Caravage.

Ses talons très hauts et très pointus, assez tranchants pour entailler, et faire éclater de micros morceaux du parquet ciré. Elle, perchée, avec son immense décolleté, a rejoint la toile et l'observe, 107 × 146 centimètres.

Je m'approche pour arriver à sa hauteur, côtes à côtes. C'est *L'Incrédulité de Saint-Thomas*². Elle me chuchote :

— Il faut manger ses ennemis, ou si vous ne le pouvez pas, alors il faut mettre leur robe. Puis, elle avance son doigt vers l'image. Je suis perplexe, qu'allait-elle bien pouvoir faire ? Son doigt continue sa course, suspendue, longue, très lente.

Au moment de l'impact censé se produire sur la surface, je suis surprise, que son doigt ne se courbe pas, qu'il ne rencontre aucune résistance, bien au contraire son doigt glisse sur le bourrelet de la plaie christique, empruntant le chemin du doigt de Saint Thomas. Elle tourne la tête vers moi, toujours le doigt à l'intérieur.

— Alors

— Je sens les côtes, c'est réel, c'est lui, bien vivant.

2
L'Incrédulité de Saint Thomas,
Michelangelo Merisi
da Caravaggio, Palais de Sanssouci
de Potsdam, 1603

«Le prêtre faisait maintenir un homme le ventre en l'air, les reins cambrés sur une sorte de grande borne et lui ouvrait le tronc en le frappant violemment d'un coup de couteau de pierre brillante. Les os étant assez tranchés, le cœur était saisi à pleines mains dans l'ouverture inondée de sang et arraché violemment avec une habileté et une promptitude telles que cette masse sanglante continuait à palpiter organiquement pendant quelques secondes au-dessus de la braise rouge. Ensuite, le cadavre rejeté dégringolait avec lourdeur jusqu'au bas d'un escalier. Enfin, le soir venu tous les cadavres étant écorchés, dépecés et cuits, les prêtres venaient les manger. Ceux-ci ne se contentaient d'ailleurs pas toujours de s'inonder de sang, d'en inonder les murs du temple, les idoles, les fleurs brillantes dont l'autel était encombré : à certains sacrifices comportant l'écorchement immédiat de l'homme frappé, le prêtre exalté se couvrait le visage avec la peau sanglante du visage et le corps avec celle du corps. Ainsi revêtu de ce costume incroyable, il priait son dieu³.»

³
L'Amérique disparue, Georges Bataille, 1928.

Kim tourne les talons, s'éloigne, la foule se précipite sur l'*Incrédulité*, et répète :

— C'est incroyable ! C'est lui bien vivant !

Le journaliste est maintenant écarlate, gesticulant à tout rompre.

Je suis Kim. La robe ne lui permet que de tout petits pas — clac, clac, clac — virage à gauche, une pièce immense insonorisée et noire contenant en son centre un écran tout plat, devant lequel un canapé confortable est installé. Elle m'indique de m'asseoir à côté d'elle. Sa main est posée sur son genou, pleine d'ongles très longs en résine vert émeraude, taillés en pointes, d'un lisse parfait, sans aspérité, comme sorti d'un pot, réfléchissent la lumière de l'écran. Hypnotisée, Kim ne bouge plus, ses yeux rivés sur le LCD.

Une femme en haillons est filmée, arpantant des rues qui ressemblent à celles de Paris. De loin son regard perçant est vert, ses pieds nus / CUT / un journaliste interview ce qui ressemble à un artiste établi, dans une immense galerie blanche :

— Bonsoir Oleg van Bruttaers, nous sommes ici réunis pour votre vernissage qui a lieu à Londres dans la célèbre galerie Mrark Eirsler, cette série photographique sur les réfugiés que vous avez intitulé *Walking by my side*, toutes ces images accumulées au fil des ans, pour produire toute cette quantité, très précieuse sur la situation de notre monde, c'est très impressionnant. Pourriez-vous m'en dire plus sur la genèse, sur ce qui vous a fait, ce qui fait que nous pouvons voir toutes ces photographies aujourd'hui ?

Oleg prend un air grave, de grosses lunettes entourent

son regard. Sa veste vermillon et pailletée extrêmement bien coupée, sur laquelle un immense col blanc très large de coton épais vient déborder, brille de mille feux sous les néons de la galerie britannique.

— C'est étrange, j'ai toujours eu cette sensation, j'avais une destinée !

J'ai fait mes études à la Goldsmith, la photographie sociale c'était pas très à la mode, on me disait toujours, va bosser chez LIFE magazine. Je suis parti. J'ai fait un échange à Paris. J'habitais La Chapelle. Tous les jours, je descendais, et il y avait cette femme d'un autre temps, pieds nus, sortie tout droit du Moyen-Âge, enlacées de guenilles. Une vraie madone avec ses tentures de velours qui la recouvraient entièrement, un drapé merveilleux. Je me suis dit, il me faut un polaroid. Mon père m'en a fait envoyer un en express. Je me souviens encore de la joie que j'ai ressentie à l'époque lorsque le petit colis estampillé New-York est arrivé.

J'ai invité cette femme à venir manger chez moi, pour la prendre en photo avec mon instantané. Elle avait une odeur très forte, une odeur d'épices. Je l'ai prise en photo sur mon sofa. Là je m'souviens m'être dit, Oleg il faut que tu ailles à Istanbul.

Par chance, quelques années plus tard, j'ai obtenu une bourse assez conséquente. J'appelle Patrick, il me donne son feu vert pour Istanbul. Il avait un galeriste pour exposer la série à Londres, ça serait ma première grande série.

On a atterri ça m'a fait comme une révélation, en descendant de l'avion tout était orange, j'étais étourdi, l'air est capiteux là-bas, c'est une chape qui vous

écrase. Il y avait cette odeur entêtante qui me prenait, sans que je puisse m'en dégager. Cette odeur, je l'avais déjà sentie, mais impossible de me souvenir où. C'est en parcourant les rues, au milieu de cette architecture byzantine, en voyant les visages des femmes que ça m'est revenu. L'odeur d'Istanbul, c'était l'odeur de cette femme que j'avais photographié sur mon sofa !

La série a beaucoup plu, elle s'appelait déjà à l'époque *Walking by my side*. C'est à ce moment que ça a commencé à marcher pour moi, que j'ai été repéré. Le galeriste Mrarc Eisler m'a approché, et m'a proposé de continuer la série. Il m'a soumis l'idée d'aller en haute mer, photographier les migrants. J'ai trouvé ça fou et puis j'étais intéressé. Il a affrété un bateau, c'était dingue, les vagues étaient si monstrueuses...

Kim me serre la main avec une force mécanique et prononce, Bullshit.

Oleg interrompu dans son interminable laïus, attrapé par, je le reconnais, Guillermo del Diabolo, le grand directeur du musée d'art contemporain de la ville de Londres. Il parle à l'oreille d'Oleg. Susurre de sa bouche fine et pointue.

Le journaliste laissé là, un sourire bloqué sur le visage, le bras dans le vague, et le micro inutile.

La caméra ne sachant qui choisir, opte pour un plan contenant le journaliste sur la gauche, Oleg et Guillermo sur la droite, légèrement en retrait.

Oleg et Guillermo sourient, tels deux satyres fomentant quelque complot. Le bord de leurs yeux, et de leurs lèvres écarlates, comme irrigués d'un même sang, un sang plus vif tout à coup, plus rouge, gonflant les

veines de leurs tempes en deux jumeaux diaboliques. On aurait dit à cet instant qu'ils partageaient le même cœur. Pourtant leur humanité, feinte devant la caméra quelques instants plus tôt, a totalement disparu. Je me mis à douter, étaient-ils vraiment humains ?

Oleg prononce *argent*, Guillermo-*gloire* Oleg-*contrat* Guillermo-*éternité*.

Béat, Guillermo se tourne vers moi de son visage de cire, il m'adresse un :—Voulez-vous bien nous suivre ?

Un grésillement se fait entendre, m'écorche les oreilles, je lui emboîte le pas.

Derrière eux, nous marchons fendant la foule, élégante, hautaine, pointue, lettrée, spirituelle, friquée, griffée et esclaffée. Les verres et les énormes bijoux s'entrechoquent signant la bande originale de toute cette mise en scène. Le son des hauts talons accompagne les virevoltes de fumée des fines cigarettes embrasées et autres éclats de rires.

La foule, cette belle masse mouvante, se jauge, s'évalue, s'ignore, on fait semblant de ne pas s'être vu, tombe en extase en mimant la surprise de se rencontrer là. Cette masse multicolore d'ambitieux peureux et vulnérables. Cette cour de prêts à tout, sans merci et sans cœur, implacable, qui attend en suspens, patiemment, le spectacle futur de l'effondrement de l'un des siens.

À droite !

Je les suis, ils marchent à toute allure, j'ai la sensation qu'ils m'ont oubliée, pourtant à intervalle régulier Guillermo, pivote légèrement la tête sur le côté, du coin

de son œil, vérifie ma présence.

Une immense créature est maintenant cramponnée au bras de Guillermo qui peste :—Quel résidu ! Shitpeople !

Elle et ses jambes interminables, s'accrochent à lui, elle parle en russe. Le regard éteint, essaie de l'embrasser, elle répète les mêmes mots en boucle. Oleg et Guillermo s'amuse de ne rien comprendre d'elle.

— Quelle cruche, regarde moi ça.

Nous descendons un escalier, je n'en aperçois pas la fin, un vertige me traverse, les marches sont très larges mais très inclinées.

L'immense Russe juchée sur ses aiguilles, se tord, son corps vacille, ses jambes se brisent, elle trébuche, s'accroche désespérément au bras agacé de Guillermo. Sa robe très courte laisse apercevoir de temps à autre son tout petit string argenté.

Les voix résonnent, un écho métallique qui semble galoper jusqu'au fin fond des enfers. Le mannequin blême, hurle, répète son mot, elle n'a que lui à la bouche :
— Кокаин ! кокаин ! кокаин !

Nous sommes maintenant dans un immense couloir souterrain illuminé plein phare de néons. Le sol, les murs et le plafond, tous recouverts du même damier de carrelage glacial noir et blanc.

— C'est Andrée Putman qui s'est occupée de ma petite galerie secrète, le regard malicieux de Guillermo rencontre le regard vide du mannequin épuisé.

— Кокаин ! кокаин ! кокаин !

— Ah ! Ce qu'elle peut m'agacer, tiens ! Il sort de sa poche une sphère toute blanche parfaitement lisse,

de la taille d'une balle de hand. Il enfle une petite bague en or, en forme de griffe semblant être conçue pour tenir sur la dernière phalange de son petit doigt, la positionne au bout de son auriculaire. Débute alors un manège très étrange, Guillermo gratte du bout de son ongle orné, la sphère. La poudre détachée tombe, se dépose sur le carrelage en une belle ligne bien nette. La Russe s'accroupit, instantanément mise à genou, tombée au sol, comme la neige de la sphère, colle son nez sur le rail et trace. Guillermo continue de gratter, tout en avançant, déroule son fil d'ariane, le cordon immaculé, immédiatement aspiré par la narine du top-modèle.

On ne retrouvera pas notre chemin.

Oleg jette un regard au top-modèle devenu chien.

— On pourrait presque lui mettre une laisse.

Les deux hommes ricanent.

Le trajet est interminable, le couloir infini. Une angoisse me gagne, un étouffement et ce sentiment que je ne sortirai jamais, que je ne verrai plus jamais la couleur du ciel, ni les nuages.

Peut-être marchons-nous depuis une heure maintenant, le mannequin russe s'est transformé en magnifique barzoï argenté. Le lévrier me lèche la main.

Je comprends que le couloir rejoint le musée, que nous allons dans le bureau de Guillermo, en haut l'unique tour de l'ancienne centrale électrique reconvertie en haut lieu de l'art contemporain.

Nous arrivons enfin devant la porte d'un ascenseur. Sur le côté, installée là, sur un trépied de bronze, est assise une femme. C'est une vieille femme très belle et très ridée. Sa peau est ondulée, marquée de bourrelets et de gorges diaphanes. C'est un blanc nacré,

qui recouvre son visage, une pellicule très fine qu'une brise légère pourrait soulever. Un blanc iridescent qui laisse apparaître selon l'angle de la lumière, le bleu de veines ou le rouge des vaisseaux.

Ses yeux sont noirs, on ne peut distinguer l'iris de sa pupille, comme les deux trous béants d'un crâne arraché à ses globes par des vautours.

C'est elle qui semble détenir la clé, le mépris se lit sur le regard de Guillermo. La vieille femme prend la parole, Guillermo tape du pied.

— Permettez-moi de vous regarder tous, là posés devant moi.

Moi, cette vieille femme que l'on nomme Eternité. Je suis ici depuis le fond des âges, je vous ai vu naître, je vous verrai périr. Comme la roche grise de granite, je suis le témoin des agitations futiles de vos vies misérables. Vous vous tortillez toujours dans le mauvais sens. Je suis la cascade, le vent et les abysses. Je suis le soleil. Je suis le fardeau, et le salut. Je suis celle qui doit vous rappeler à l'ordre de toutes vos insanités, et de votre décadence. Celle qui voit sans ses yeux, celle qui croit sans jamais avoir vu.

Je suis comme le haut d'une falaise, immuable, imperturbable et fière, je n'entends pas le bruit de vos gémissements puérils, de vos sarcasmes de petits hommes inquiets et vaniteux. Votre trépas passera comme bien d'autres avant vous. Vous pensez être grands, vous pensez avoir accompli de grandes choses. Votre petit pouvoir, si durement acquis, dont vous êtes si fiers, qui vous grise, ce pouvoir pour lequel vous avez fait le pire, ne vous sert à assouvir que vos caprices

serviles, à tout détruire pour toujours triompher. La justice n'existe pas, il n'y a que des justes, et là sous mes yeux, des justes, il n'y en a que deux.

Le barzoï me lèche la main.

— Car quand on est rien devant le cosmos, rien devant le néant, rien devant la mort, il faut être modeste, et tout ce qu'il nous reste à faire, c'est d'être grand pour soit, de le savoir, de le vivre, d'être bon, animé d'une joie pure, d'aimer et puis enfin de mourir.

— À chaque fois, c'est toujours cette même soupe qu'elle me sert celle-là, groom du diable !

Elle désigne Oleg d'un long doigt osseux et tordu, indique son pied droit. Se tourne vers Guillermo, déroule une seconde fois son doigt pour lui montrer son pied gauche :

— Embrassez mes pieds.

— On doit vraiment faire ça ? Grogne Oleg.

— On est obligés de le faire, sinon cette vieille bique n'ouvre pas les portes, c'est pour notre ré-demption !

Oleg est résigné. Guillermo quant à lui semble coutumier du fait.

Les deux affreux s'inclinent pour atteindre les orteils. Les pieds de la pythie sont bruns, fendus de quelques entailles de chair à vif, un liquide jaunâtre s'en écoule. Les ongles sont longs et épais, pleins de crasse. Le dessus de la peau est rappeuse comme séchée au soleil, en dessous la corne forme une semelle translucide et dure.

— Vous panserez mes plaies, et vous les aimerez.

— Mais ça pue, c'est immonde !

— Je veux que vous suçotiez soigneusement chacun de mes orteils, un à un. Avec un profond respect messieurs.

Ils s'exécutent, se mettent à suçoter doucement les appendices. On dirait des chiots avec les mamelles de leur mère. Le liquide jaunâtre dégouline jusqu'à la commissure de leurs lèvres pour se mélanger à leur salive.

Le visage d'Oleg se contorsionne de dégoût.

— Lèche mes meurtrissures, il faut qu'elles deviennent roses !

Une série de spasmes se met à parcourir Oleg, convulsé, j'ai l'impression qu'il va vomir. Guillermo, studieux, obéit, lèche lentement les longues et larges ouvertures suintantes.

Une pièce en or sort de la main osseuse, pour voler dans les airs, Guillermo saute, attrape avec ses dents le cercle précieux. Il tapote le dos d'Oleg ulcéré ; et lui montre le disque :—C'est bon arrête toi.

Il me regarde.

— Alors petite sotte ne restez pas plantée là, aidez moi enfin ! Guillermo me tend son bras, s'appuie de tout son poids, écrase ma tête, me décoiffe au passage, il est debout. Le barzoï aboie.—Sale bête !

La vieille femme sort de son flanc gauche une bouteille de Marie Brizard, ses cheveux devenus gras, collés en couronne le long de son front, elle sourit de sa large gencive édentée. Une odeur putride soulève mon cœur.

Guillermo glisse la pièce dans l'orifice d'inox.

Les portes s'ouvrent.

Nous entrons tous les quatre.
Oleg est soulagé, mais livide.
— Mon ami, il va falloir que tu reprennes des couleurs.

Les portes se referment.
Guillermo appuie sur le bouton numéro 30.
Les portes s'ouvrent.

La scène est vaste, le bureau fait un 360° sur la ville de Londres, le tout vitré. Une multitude d'œuvres d'art habitent l'open space, disposées sur l'épaisse moquette, ainsi que les murs. Les peintures nous scrutent, les sculptures nous toisent. Le son est capitonné, nous sommes sous vide, aucun bruit ne nous parvient du dehors.

Saint-Paul nous regarde depuis la rive opposée, en toile de fond, en support, le gesso de cette scène déroulée devant moi. C'est un collage qui opère sous mes yeux, un enchaînement de plans successifs. Les statues par dessus les toiles par dessus la vue de Londres. Lorsque je bouge dans l'espace, tout se déplace et se reconfigure. Les associations diffèrent, une sculpture s'associant tantôt à une console, tantôt à une toile, tantôt à une photographie. Les récits possibles se succèdent, se réorganisent à mesure que je me déplace, c'est un ballet permanent, une véritable danse.

Au fond de la salle sur la gauche, un petit homme, décroche accroche déplace monte démonte. À la vue de Guillermo, il s'interrompt pour aller à la rencontre des deux hommes. C'est un homme grisonnant, un vrai petit monsieur, dégarni, une moustache blanche au dessus de la bouche, le costume noir irréprochable ponctué d'un nœud papillon. Au bout de ses deux bras,

deux jolis gants blancs. Il se tient très droit, les yeux perçants et rieurs.

J'entends un grésillement sourd au loin. Je regarde dehors, il n'y a rien.

— Oleg voici Aby. Aby vous serez aimable de nous servir deux scotchs, et on the rock s'il vous plaît.

Aby se dirige en direction d'un petit guéridon entièrement recouvert de miroirs, sur lequel sont installés les spiritueux.

— C'est mon curateur personnel, chaque jour, il s'occupe de réagencer les pièces de ma collection.

Le petit curateur dépose sur le bureau les deux verres de scotch, s'éloigne, et avant de disparaître dans les caisses de stockage, lance au barzoï un bel os à moelle.

Le barzoï fait un bond, on dirait le signal de départ, au moment d'attraper l'os dans sa gueule, le sol bouge sous nos pieds. Tout tremble, les murs, les vitres qui se fendent, d'immenses sculptures de cuivre viennent se fracasser pour éclater en mille morceaux un large rectangle de verre. Tout s'écroule, les statues s'effondrent, les peintures se fendent, les épaisses croûtes se décollent, rebiquent, les tissus de lin et de coton se déchirent. Des cariatides fêlées roulent au sol, basculent de part et d'autre de la salle, une tête de marbre vient mourir à mes pieds, comme les vagues de la mer qui viennent s'essouffler sur le sable en vacances. L'interminable langue du chien vient baver en cascade sur la tête inerte, il dévore l'os.

Guillermo range dans son veston une petite feuille de papier qu' Oleg vient de signer. Tend sa main vers Oleg, qui l'attrappe. Ils se rapprochent, se serrent.

Ils entament, un madison, un fox-trot, une polka, piquée, un sirtaki, comme possédés les jumeaux dansent. C'est maintenant un tango de tous les diables, ils s'enlacent, s'embrassent.

Se fondent l'un dans l'autre en une flamme incandescente qui m'aveugle. C'est un brasier, je les vois encore, leurs corps sont nus, dans ce feu devenu vert.

La voix d'Oleg me parvient, au milieu du vacarme.

— C'est grandiose ! C'est prodigieux !

Le sol maintenant s'affaisse, des trous se forment, le grésillement encore. L'image se trouble, par endroits se fragmente en de petits pixels, je ne vois pas tout, un voile passe sur la pièce.

Une voix me chuchote à l'oreille, c'est Aby :

— Je crois que vous devriez y aller mademoiselle, c'est le moment, je vais m'occuper d'eux, pardonnez leur car ils ne savent pas, au fond ce ne sont pas de mauvais bougres, au fond, ils sont comme tout le monde. Je vous raccompagne, n'oubliez pas votre chien. Aby appuie sur le bouton, appelle l'ascenseur. Il me sourit, doux et plein de tendresse. Tenez, prenez cela, il pose au creux de ma main, une petite statuette de bois. Les portes s'ouvrent, j'entre avec barzoï.

Les portes se referment, j'appuie, niveau zéro, je veux redescendre.

Les portes s'ouvrent.

Une voix annonce : musée du Louvre, niveau O, allée Sully, galerie 348, salle de l'hermaphrodite.

Les portes se referment derrière moi, je m'avance,

Kim est là, elle m'accueille, me prend par la main.

Nous avançons lentement. Au loin sur un rectangle de marbre, un matelas, s'étend l'hermaphrodite aussi appelé Hermaphrodite de Bernini.

— Elle est ta préférée, je crois. Kim me sourit, son corps à disparu. Kim est toute plate et lumineuse, elle n'est plus qu'une image. Nous nous approchons du gisant, le barzoï vient se coucher à ses pieds, et ferme ses yeux.

— Allonge-toi tout près de lui, tout ira bien.

*Mordre si fort l'être chair, comme lorsque
l'on mord très fort la peau de l'être aimé. Pour savoir
ce qu'il y a en dessous, pour savoir
de quoi il est réellement fait. Pour percer
son mystère, enfin savoir pour de bon comment son
charme agit sur vous, pour déchirer
son écorce et découvrir la vérité. Mais il faut s'arrêter,
la morsure gagne du terrain dans l'épaisseur
de son épiderme, les cris se font sentir.*

Je m'installe sur le matelas. L'hermaphrodite dort paisiblement, respire, tranquille. Il me tourne le dos. Kim est assise, toute proche, derrière moi. Elle me parle, mais sa voix a comme des interférences, je ne la comprends pas. J'approche ma bouche de l'oreille du gisant endormi, et croque la couche glacée, qui au contact de mes dents se craquelle. Je tire, la statue ne bouge pas. En dessous de l'épaisse couche, au travers des fissures du marbre de Carrare, j'entre aperçois de la chair, qui palpite. Je regarde encore, une gouttelette de sang perle le long de sa gorge. Je m'endors.

Kim se tourne vers la caméra, son sourire est radieux.

Histoire des couches
texte écrit par
Agathe Jourdan
à l'occasion de l'exposition
Venice skins
de
Camille Le Meur
a
Monopôle, Lyon
du
9.02.2023
au
9.03.2023
design
Inès Fontaine
remerciements à
Yônah Simonet